

## Axes de comparaison entre deux littératures

Réjean Beaudoin

Volume 24, numéro 3 (72), printemps 1999

La littérature québécoise sous le regard de l'autre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201446ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201446ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1999). Axes de comparaison entre deux littératures. *Voix et Images*, 24(3), 480–494. <https://doi.org/10.7202/201446ar>

Résumé de l'article

À travers un choix d'ouvrages de quelques éminents représentants du comparatisme des littératures canadiennes, on peut circonscrire certains faits qui sont à l'origine de la fondation de cette discipline, retracer des jalons de son développement et discerner les pistes ouvertes à son évolution. La question qui se trouve au centre de la discussion interroge la nature et le statut de la littérature au Canada, son inévitable dimension politique, ainsi que les rapports présumés entre les corpus et les institutions littéraires de ce pays où des langues, des cultures et des traditions différentes coexistent et bénéficient d'une situation définie par un équilibre critique entre l'intégration d'un modèle national et la conservation des différences, qu'elles soient religieuses, régionales, culturelles ou linguistiques.

# Axes de comparaison entre deux littératures

Réjean Beaudoin, Université de Colombie-Britannique

---

*À travers un choix d'ouvrages de quelques éminents représentants du comparatisme des littératures canadiennes, on peut circonscrire certains faits qui sont à l'origine de la fondation de cette discipline, retracer des jalons de son développement et discerner les pistes ouvertes à son évolution. La question qui se trouve au centre de la discussion interroge la nature et le statut de la littérature au Canada, son inévitable dimension politique, ainsi que les rapports présumés entre les corpus et les institutions littéraires de ce pays où des langues, des cultures et des traditions différentes coexistent et bénéficient d'une situation définie par un équilibre critique entre l'intégration d'un modèle national et la conservation des différences, qu'elles soient religieuses, régionales, culturelles ou linguistiques.*

---

Le Canada a deux langues et deux littératures, et tout ce qui se réfère à la «littérature canadienne» dans un livre comme celui-ci use de la figure de style appelée synecdoque, qui prend une partie pour le tout.

Northrop Frye

Bien avant l'année 1965, date de la publication du texte de Frye qui précède<sup>1</sup>, on peut trouver des cas qui font exception à l'usage courant de l'expression «Canadian literature», que rappelle la phrase concise de Northrop Frye. Le projet d'étudier les littératures canadiennes en les com-

---

1. Cité par Clément Moisan, *Comparaison et raison. Essais sur l'histoire et l'institution des littératures canadienne et québécoise*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Constantes», 1987, p. 20: «Canada has two languages and two literatures and every statement made in a book like this about "Canadian literature" employs the figure of speech known as synecdoche, putting a part for the whole.» La citation est tirée de la «Conclusion» de *Literary History of Canada*, Carl F. Klinck (dir.), Toronto, University of Toronto Press, 1965, p. 829.

parant se comprend, au contraire, comme une volonté concertée de corriger les effets regrettables de la figure de style dont parle le critique torontois. La rhétorique accuse la rançon de l'histoire : « Les littératures québécoise et canadienne ont évolué chacune dans une solitude relativement peu troublée par la curiosité de l'Autre<sup>2</sup> », observe Terrance Hughes, une quinzaine d'années plus tard. Il n'est pas le seul à relever le fait, ni le premier à tenter de briser l'isolement.

Mon parcours dans cette brève revue du comparatisme des études littéraires canadiennes est loin de couvrir complètement le sujet et je suis conscient d'y pratiquer une coupe tout à fait subjective. Le choix de la série de textes qui fait l'objet de cet article s'explique par mon intention de retracer les axes de la comparaison. Au départ, les raisons énoncées ne me paraissent pas toujours évidentes. Pour tâcher de mieux les repérer, j'ai commencé par relier l'horizon présent de la littérature québécoise aux grandes lignes de son développement historique, afin de me placer dans le seul contexte dont je puisse honnêtement rendre compte pour apprécier la problématique comparatiste. Telle est la première partie de mon exposé, qui s'ouvre sur l'éveil de l'intérêt suscité au Canada par les écrivains québécois. Dans un second temps, je livre ma lecture de quelques travaux que je crois représentatifs du chantier des études comparées. Mon objectif n'excède pas l'approximation d'une image de la littérature québécoise telle qu'elle peut apparaître sommairement « sous le regard de l'autre ». Enfin, je termine en croyant discerner des voies assez peu fréquentées jusqu'à présent.

### La littérature québécoise vue du Canada anglais

L'intérêt du Canada anglais pour la scène littéraire québécoise, sans être inexistant jusqu'aux glorieuses années soixante, prend cependant une ampleur considérable au moment de la Révolution tranquille. C'est au cours de cette période que les textes littéraires québécois commencent à susciter des commentaires critiques hors des frontières du Québec. On le constate par le nombre de rubriques qui lui sont consacrées au Canada dans les journaux, les magazines et les revues anglophones, par la quantité d'ouvrages qui paraissent, signés par des spécialistes de langue anglaise, mais qui peuvent aussi publier des travaux en français, sans compter l'augmentation sensible des traductions littéraires<sup>3</sup> et la présence croissante des auteurs québécois dans les programmes d'enseignement des collèges et des universités des autres provinces canadiennes.

2. Terrance Hughes, *Gabrielle Roy et Margaret Laurence: deux chemins, une recherche*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, coll. « Soleil », 1987 [1983], p. 9.

3. « Selon Philip Stratford, il existait, avant 1920, peu de traductions littéraires et on pouvait difficilement parler d'une tradition de la traduction. [...] Depuis 1960, plus de cent romans québécois ont été traduits en anglais... » Terrance Hughes, *ibid.*, p. 12.

On aurait tort de réduire cet intérêt à son aspect purement quantitatif<sup>4</sup>. Il importe de noter la variété et la qualité de cette réception, la pertinence de ses points de vue et le sérieux de ses méthodes, tout comme la rigueur de l'information qu'elle véhicule généralement, souvent à proximité d'une actualité où les enjeux de «la question du Québec» sont parfois très «chauds» dans l'ensemble de l'opinion canadienne. Une autre partie de cette réception se déroule non pas dans le champ des études québécoises qui s'adressent au public anglo-canadien (sous la désignation fréquente de «French Canadian Literature»), mais bien dans le champ des études canadiennes, où le syntagme «Canadian Literature» tend de plus en plus, après 1960, à inclure la recension critique des textes publiés en français par les écrivains du Québec. Le virage est remarquable, si on compare ce traitement à la norme qui prévalait jusqu'alors, comme en témoigne clairement la phrase de Frye, mise en épigraphe.

On a dit et répété, dans les deux langues, combien la littérature québécoise, engagée dans l'affirmation identitaire ou distinctive qui remonte au projet même de sa fondation, procède d'abord d'une volonté de repli. La conservation de ses valeurs propres constitue une préoccupation profonde de la collectivité franco-canadienne, au moment où celle-ci commence à puiser une première représentation d'elle-même dans la prose journalistique, les poèmes patriotiques, les rares romans et les synthèses historiques qui lui proposent en vrac les éléments d'une conscience nationale à construire. Cela se passe entre 1830 et 1860. La culture écrite des Français d'Amérique sert essentiellement à garantir leur survivance au plan symbolique, entre les aspirations du mouvement des Patriotes et la fin de l'Union des Canadas. C'est ainsi que l'entendaient François-Xavier Garneau et Philippe Aubert de Gaspé, mais leurs écrits ont dû rencontrer quelque attente pour revêtir le caractère significatif qu'ils ont pris aux yeux de leurs contemporains et pour conserver le statut canonique qui est toujours le leur.

On a ensuite souligné ce que le caractère traditionnel de la culture canadienne-française doit à l'essor sociohistorique du nationalisme. On a critiqué à bon droit l'efficacité d'une telle stratégie dont le contexte résume largement le XIX<sup>e</sup> siècle canadien-français et englobe presque la première moitié du XX<sup>e</sup>. Les dangers de stérilité et d'impasse inhérents à l'isolement n'avaient pas échappé à certains esprits, dès le tournant du siècle, mais ce n'est qu'au cours de la Deuxième Guerre mondiale que le

---

4. Entre 1940 et 1980, les données statistiques montrent une augmentation spectaculaire de la réception critique de la littérature québécoise au Canada : on relève 62 entrées pour la décennie 1940-1949, 85 de 1950 à 1959, 331 de 1960 à 1969 et 1033 de 1970 à 1979. Ces chiffres sont tirés du corpus d'une recherche en cours intitulée «Réception critique anglo-canadienne de la littérature québécoise», projet subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Québec prend vraiment conscience de sa réalité industrielle et urbaine. Après la guerre, la problématique de la littérature nationale commence à révéler les enjeux de sa situation dans la sphère internationale. Dès lors, il s'agira de bien autre chose que des thèmes canadiens à traiter dans les livres d'ici et du bon usage des particularités locales de la langue parlée. Ces questions avaient longuement fait l'objet de débats épineux suscités par le régionalisme. À bien des égards, l'intervalle de l'après-guerre jusqu'à la décennie soixante marque une étape critique qui devait déboucher sur des ruptures qui éclatent au grand jour lors de la Révolution tranquille.

Rappeler ces faits équivaut à poser un écart entre le présent et le passé : aujourd'hui la littérature québécoise, telle qu'elle se conçoit et se présente le plus volontiers sous la plume de ses meilleurs représentants, insiste sur les axes du métissage de la culture, sur les apports créateurs de l'écriture migrante qui traverse la production littéraire récente, sur le lieu de son ancrage transculturel en milieu montréalais ; en somme, « le risque de l'ouverture et de la communication<sup>5</sup> » avec la richesse ambiante des langues et des cultures est à l'ordre du jour. Ce courant est porté par des revues, des colloques, des échos médiatiques considérables et des écrivains connus. Il n'est plus permis de douter que la « littérature qui se fait » sera plurielle ou ne sera pas. Une seule ombre au tableau, comme a semblé le confirmer une polémique récente, à l'occasion du prix du Gouverneur général décerné à Nancy Huston : « Nous sommes peut-être ouverts aux autres cultures, mais il n'est pas sûr que la culture anglo-canadienne fasse partie de celles que nous sommes disposés à accueillir<sup>6</sup>. » André Vachon l'a écrit pour le déplorer.

Comment évaluer le rôle joué par le comparatisme canadien dans l'émergence du nouveau visage de la littérature québécoise, celui qui se redessine sous la loi du pluralisme contemporain ? Peut-on parler de rencontre tardive entre le discours de l'imaginaire des langues et celui qui procède des comparaisons ébauchées entre les deux littératures québécoise et canadienne ? En d'autres mots, la production littéraire ainsi que le rôle des appareils, au Québec, ne réunissent-ils pas finalement toutes les conditions d'une écoute réceptive du dialogue entamé par les travaux des comparatistes canadiens depuis quatre décennies ? La « parole nomade », dont parle Régine Robin, est sur toutes les tribunes et dans les recherches de pointe, souvent dans la foulée d'une esthétique dite postmoderne. Le plurilinguisme et la transculture de la nouvelle littérature québécoise sont-ils apparus dans l'espace dialogique créé par le comparatisme canadien, considéré comme un fait de discours ? Ces questions font écho aux doutes qui présidèrent aux premiers pas de la discipline, il y a presque vingt ans.

5. André Vachon, « Québec, fin de siècle », *Paragraphes*, n° 2, 1989, p. 64.

6. *Ibid.*

L'un des pionniers québécois de celle-ci s'interrogeait alors sur l'utilité d'un champ de recherches presque neuf :

Mais peut-être faudrait-il d'abord reprendre à zéro la théorie de la littérature comparée en fonction des objectifs que l'on se donne pour l'étude des deux littératures canadienne et québécoise. Et avant toute chose, se demander : pourquoi faisons-nous ce travail ? Et pour qui ? Après cela, nous pourrions revenir sur le comment nous devons procéder afin d'arriver à ces fins. Car il se peut bien que nous ayons entrepris un travail que personne ne souhaite, ou qui ne sert qu'à très peu de gens<sup>7</sup>.

La question trahit une certaine impatience, sinon le sincère « à quoi bon » de ceux qui prêchent dans le désert. N'est-il pas frappant de constater que les comparatistes ont commencé par déplorer l'absence d'ouvrages fondamentaux requis pour l'avancement de leurs travaux ? Cette lacune paraît même avoir servi de raison d'être paradoxale au comparatisme. Tout se passe comme si les deux institutions littéraires visées, la québécoise et la canadienne, n'avaient jamais songé à se soucier du fait qu'elles évoluent dans un territoire et un système politique qu'elles partagent. Mais cette situation n'a-t-elle pas récemment changé sous nos yeux ? Les comparatistes peuvent désormais s'appuyer sur la contribution active des théories littéraires de l'interlangue et du transculturel : *Le voleur de parcours*<sup>8</sup> est bien fait pour s'entendre avec les théoriciens insurgés contre « le naturalisme de l'appartenance », pour reprendre les mots de Sherry Simon.

Avec un dépit à peine voilé, Clément Moisan se demandait « pour qui » on voulait comparer les deux littératures canadiennes. Il s'adressait vraisemblablement à la sourde dualité nouée dans l'ignorance commune, mais travailler à la rencontre de deux lignes parallèles, n'est-ce pas chercher à résoudre la quadrature du cercle ? Cette géométrie impossible s'est cependant constituée dans la théorie des identités mouvantes qui semblent noyer la dualité linguistique et culturelle dans une altérité articulée de façon beaucoup plus complexe, de manière à transcender la mosaïque culturelle canadienne tout en la justifiant, sans égard à ses vieux blocages politiques.

### **Là où les lignes parallèles décident de se rencontrer**

Les comparaisons littéraires canadiennes font bien voir que le Québec ne détient pas le monopole de l'angoisse liée au sort d'une culture née dans le giron du colonialisme. Tel est, en 1972, un motif évident de la thèse de Margaret Atwood dans le célèbre plaidoyer que constitue son *Essai sur la littérature canadienne* :

7. Clément Moisan, *op. cit.*, p. 113.

8. Titre d'un essai de Simon Harel, dont le sous-titre précise : *Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine* (Montréal, Éditions du Préambule, coll. « L'univers des discours », 1989).

Jusqu'à récemment, c'est par intérêt personnel que j'ai lu, comme d'autres l'ont fait, des œuvres littéraires canadiennes, cette littérature n'étant ni enseignée ni revendiquée, ni même mentionnée (si ce n'est par dérision) dans le domaine public<sup>9</sup>.

Certes, le statut institutionnel de la littérature canadienne a évolué depuis vingt-sept ans, au moment de cette amère constatation, mais j'en retiens que la situation du lecteur de littérature canadienne, et même de l'écrivain canadien, commence par un complexe de culpabilité à surmonter, puisqu'il faut pénétrer littéralement dans un espace innommable, celui d'une littérature « ni enseignée ni revendiquée, ni même mentionnée », sans caution symbolique d'aucune sorte, mais entourée, par contre, des littératures nationales de l'Angleterre, des États-Unis et, dans une moindre mesure, de la France. L'essai de Margaret Atwood étudie les œuvres littéraires canadiennes, y compris quelques-unes du Québec, afin d'explorer la formation d'un imaginaire canadien. Son analyse souligne le comportement victimaire qui déborde de ce corpus, au point que le phénomène revêt la cohérence d'un scénario : « Il est certain que les auteurs canadiens consacrent un temps fou à faire en sorte que leur héros meure ou échoue. Une grande partie de la littérature canadienne laisse entendre que l'échec est nécessaire<sup>10</sup>... »

La méthode de Margaret Atwood pourrait se résumer par un examen thématique dont l'efficacité critique repose sur la théorie de la sujétion coloniale, qui confère tout son sens à son analyse : « Supposons, à des fins d'argumentation, que le Canada dans son ensemble soit une victime, une "minorité opprimée" ou "exploitée", en somme, qu'il est une colonie<sup>11</sup>. » L'auteure va plus loin en n'excluant pas la possibilité que le rôle de la victime soit assez souvent dicté par une obscure compulsion qui oscille entre le refus d'admettre son aliénation et la secrète complaisance de s'en délecter, faute de pouvoir en sortir. Cette problématique n'est-elle pas familière au paysage psychologique québécois? Est-il étonnant que l'écrivaine torontoise reconnaisse la même attitude défaitiste dans la production des écrivains du Québec, sans vouloir réduire leur altérité? C'est d'un réflexe de solidarité que naît d'abord la comparaison que veut amorcer de bonne foi cette lecture canadienne des textes littéraires québécois. Le point de départ en est un dénuement proprement canadien.

Mais le terme de comparaison le plus crucial de l'essai de Margaret Atwood n'est pas le Québec : c'est l'Angleterre et, surtout, les États-Unis. Ce choix résulte logiquement de la théorie du colonialisme et de la

9. Margaret Atwood, *Essai sur la littérature canadienne*, traduit de l'anglais par Hélène Filion, Montréal, Boréal, 1987, p. 17. L'édition originale de ce livre a paru en 1972 sous le titre *Survival*. Chaque fois qu'il existe une traduction en français des auteurs canadiens-anglais que je cite, la citation renvoie à l'édition traduite.

10. *Ibid.*, p. 35.

11. *Ibid.*, p. 36.

langue de l'auteure. Si le Canada souffre, en effet, d'anémie culturelle, c'est faute de vouloir ou de pouvoir opposer une culture canadienne défendable à l'hégémonie mondiale de ces deux impérialismes consécutifs. «Le symbole centralisateur pour le Canada — et cette assertion se fonde sur sa récurrence dans la littérature canadienne anglaise et française — est sans nul doute celui de la *survivance*<sup>12</sup>.» Un tel symbole, à côté de l'insularité suffisante des Anglais et de la violence mythique des Américains, confirme l'infantilisme de l'imaginaire canadien.

Beaucoup de comparatistes canadiens ont abordé les problèmes de toutes sortes qui se posent à leur discipline. Ces difficultés ont été souvent énumérées. À lire la liste des écueils, on est tenté de conclure que ceux-ci tiennent en grande partie à l'indifférence que les deux peuples ont historiquement démontrée dans leurs rapports mutuels et à l'isolationnisme tenace de leurs institutions culturelles. Voici un exemple de formulation de cet obstacle résistant. Louis Dudek et Michael Gnarowski le résumant dans ces termes alarmistes, en 1968 :

Les universités et les collèges, dans leur enseignement de la littérature canadienne, ont traité séparément chacune des deux littératures, souscrivant ainsi à la division de l'expression littéraire en deux constituantes distinctes. Il vaut peut-être mieux en être averti : ce divorce équivaut à poser deux identités nationales. Seule une relation réciproque entre les deux traditions littéraires, relation au niveau de l'expérience profonde et de l'intelligence critique, peut empêcher le Canada de demeurer partagé entre ses différentes composantes culturelles, ou prévenir son inévitable éclatement en deux nations séparées<sup>13</sup>.

L'articulation théorique des deux littératures canadiennes comparées n'est pas une mince tâche, mais le fondement épistémologique de la démarche achoppe principalement sur ce que E. D. Blodgett appelle l'arbitraire du postulat politique que suppose l'intention du projet comparatiste. La citation qu'on vient de lire, exposant le spectre du séparatisme, en est un bon exemple. On présume que les littératures canadiennes sont comparables, en partant du fait qu'elles sont des productions d'un même

12. *Ibid.*, p. 32. C'est l'auteure qui souligne.

13. Louis Dudek et Michael Gnarowski, *The Making of Modern Poetry in Canada. Essential Articles on Contemporary Canadian Poetry in English*, Toronto, Ryerson Press, 1967, p. 247. Dans cette anthologie, qui rassemble la critique littéraire de la poésie canadienne écrite en anglais, comme le titre l'indique, on trouve pourtant un chapitre intitulé «Rapports avec l'expression écrite au Canada français : Relations with French Writing in Canada». C'est de la notice des éditeurs coiffant ce chapitre que la citation est extraite : «The teaching of Canadian literature both in the schools and universities has treated each literature separately, and thus has further contributed to the division of Canadian literary expression into two separate bodies. We should be forewarned, perhaps, that a separation of literatures implies separate national identities. Only an interrelation between the two literary traditions, at the level of deep experience and of critical understanding, can prevent Canada from remaining segregated into distinct culture compounds, or prevent the fatal split into separate nationalities.»



pays, et on s'inquiète de ce que ces productions distinctes puissent éventuellement développer deux identités nationales en conflit. En 1982, E. D. Blodgett réfute cette idée commune à diverses stratégies de comparaison dans *Configuration: Essays on the Canadian Literatures*. Il montre que cette idée est impuissante à fournir un modèle opératoire pour comparer les littératures canadiennes, dont le pluriel, dans le titre de son ouvrage, veut affirmer la multiplicité réelle et non la binarité admise des langues et des cultures du Canada :

[...] un modèle qui implique que les deux littératures soient apparentées en raison du fait qu'elles appartiennent au même pays [...] relève d'une présomption politique qui n'est pas partagée partout au pays. [...] Certes, les séparatismes qui maintenant, comme en d'autres temps, s'étendent à certaines régions du pays, proviennent de problèmes différents, mais ils rappellent l'urgence de parler de plusieurs Canadas, comme on parlait jadis de toutes les Russies<sup>14</sup>.

Contrairement à l'hypothèse politique qui sous-tend les travaux de plusieurs de ses collègues comparatistes, l'auteur de *Configuration* ne croit pas que le Canada ait jamais fondu ses multiples composantes en une quelconque unité nationale ni qu'il doive même chercher à le faire. En ce sens, le Canada n'a pas été et n'est toujours pas, selon lui, un pays semblable aux États souverains d'Europe et aux États-Unis d'Amérique. Il n'est pas question de le déplorer, mais s'il existe quelque chose comme une culture canadienne, son seul caractère distinctif passe par la préservation de sa frontière linguistique interne plutôt que par la défense d'une unité factice au sein de son territoire : «Préserver la frontière linguistique intérieure, aussi paradoxal que cela puisse paraître, telle est la tâche nationale qui incombe aux Canadiens<sup>15</sup>», soutient-il, parce que la littérature se nourrit des bornes tracées par la langue et parce que le Canada lui-même y puise à la fois sa force vitale, son dynamisme fondamental et sa fragilité en tant qu'État. Et l'auteur de conclure : «Les bonnes clôtures font les bons voisins<sup>16</sup>.» Au lieu de travailler à l'intégration des différences qui le composent, le Canada devrait partir du fait qu'il n'a de forme proprement originale et d'avenir viable que dans la juxtaposition intelligente de ses disparités, dans leur dynamisme organique et non seulement tolérées pour leur dimension folklorique. Tel est l'authentique défi

14. E. D. Blodgett, *Configuration: Essays on the Canadian Literatures*, Downsview, ECW Press, 1982, p. 7 : «[...] a model that implies that the two literatures are related by reason of the fact that they are the literatures of one country [...] is a political assumption that is not shared everywhere in the country. [...] Of course, the separatisms that now, and at other times, move through regions of the country are inspired by different problems, but they urge one to speak of several Canadas, as one used to speak of the several Russias.»

15. *Ibid.*, p. 34 : «To preserve that border (the borders that language traces) is, paradox as it may appear, the national Canadian task.»

16. *Ibid.* «Good fences, I believe, do indeed make good neighbors.»

d'un fédéralisme digne de ce nom et le centralisme étatique est l'instrument qui convient le moins à cette donnée multiculturelle, puisque «[l]e Canada est un pays dont l'unification n'est achevée ni politiquement ni culturellement, et par conséquent, chercher quelque trame commune à ses littératures est assurément une vaine entreprise<sup>17</sup>.»

E. D. Blodgett décrit l'impasse intellectuelle du comparatisme qui bute contre une conception figée du Canada. Il ne croit pas davantage à la thèse égalitariste des deux peuples fondateurs, qui n'est, à ses yeux, qu'une autre version du même centralisme stérile ainsi qu'une tentative masquée de dissoudre la différence, puisque tout pacte d'alliance entre minorité et majorité ne peut avoir d'autre résultat net que la domination assurée par le groupe le plus nombreux. En contestant ces positions, le plus souvent implicites, du comparatisme canadien, l'auteur n'entend pas mettre en question l'utilité d'étudier les rapports entre les littératures canadiennes. Il se défend bien de souscrire à la promotion des séparatismes. Il en appelle au renouvellement profond des concepts capables de fonder la discipline comparatiste, qu'il propose d'établir sur les principes de la sémiotique littéraire au lieu de chercher de vagues occurrences thématiques recouvrant des analogies sociologiques vite bouclées dans les thèses du dualisme politique: «En rapprochant les littératures canadiennes dans un espace rhétorique partagé, j'ai tenté de le faire sur une base essentiellement littéraire<sup>18</sup>.» Voilà une orientation qui méritait certainement d'être tentée.

E. D. Blodgett se dissocie nommément de Ronald Sutherland, qui représente de façon exemplaire ce contre quoi l'auteur de *Configuration* exerce son propos critique. Dans *Second Image: Comparative Studies in Quebec/Canadian Literature*<sup>19</sup> de Sutherland, c'est tout le cadre thématique de l'analyse que Blodgett remet en question, parce que les thèmes retenus aux fins de la comparaison sont piégés, c'est-à-dire qu'ils reconduisent une logique qui devrait elle-même faire l'objet de l'entreprise comparatiste. C'est à défaut de cet examen critique que les thèmes conservent une apparente puissance de persuasion. Blodgett serre de près l'étude de Sutherland qui met en rapport, par exemple, *Trente arpents* de Ringuet et *Our Daily Bread* de F. P. Grove en recourant à l'idée de terroir ou de territoire. Blodgett questionne la pertinence d'un tel terme en objectant que la notion d'appartenance au sol ne peut être modulée que très différemment dans les deux traditions littéraires: «Non seulement les

17. *Ibid.*, p. 8: «Canada is not a unified country in either a political or a cultural sense, and therefore to seek some common thread in its literatures is a vain enterprise indeed.»

18. *Ibid.* «In bringing the Canadian literatures together, into a shared rhetorical space, I have tried to do so on a fundamentally literary ground.»

19. Ronald Sutherland, *Second Image: Comparative Studies in Quebec/Canadian Literature*, Toronto, General Publishing, 1975.

idéologies littéraires des deux auteurs se contredisent, mais surtout la tradition des Prairies diffère profondément de celle du Québec<sup>20</sup>.» L'objection ne saurait être plus sensée.

Sutherland représente un nom important du comparatisme littéraire au Canada. Ses travaux sont généralement cités comme ceux d'un pionnier de la discipline et, pour cette raison même, ils sont vite devenus un point de démarcation incontournable pour les ouvrages subséquents dans ce domaine. Si plusieurs voix s'entendent pour rejeter l'insuffisance des études thématiques et pour chercher une autre définition des axes de comparaison à découvrir, il faut peut-être en attribuer le crédit à la méthode pratiquée dans les essais de Sutherland, qui repose, en effet, sur un sociologisme invariable. La méthode a tout de même le redoutable avantage de maquiller l'idéologie dominante en théorie littéraire. Le critique ramène la somme des différences exclusives et des valeurs partagées qu'il trouve dans les deux littératures du Canada à cette conclusion : les écrivains canadiens et québécois disent la même chose et rien d'essentiel ne les sépare, quoi qu'ils prétendent vouloir dire. Le point de vue du comparatiste est clair et sans réplique, puisqu'il résulte d'une logique intrinsèque qui n'est autre que le « courant principal », le *mainstream* de la littérature canadienne :

Mais qu'il existe un courant principal relève pour moi du syllogisme, car [...] pour avoir une littérature canadienne, il faut avoir une nation canadienne et la survie de la nation canadienne présuppose un *modus vivendi* entre les principaux groupes linguistiques de la nation<sup>21</sup>.

L'hypothèse qui soutient tout le discours est celle d'une seule nation faite de plusieurs groupes linguistiques. Si la littérature n'a plus grand chose à voir avec ce comparatisme, celui-ci doit beaucoup, par contre, au nationalisme que l'auteur admet sans mélange, à la condition qu'il soit culturel et pur de toute implication politique. Heureusement, Sutherland se plaît à le dire, le Canada ne saurait sombrer dans ce nationalisme excessif, parce que « [n]otre force réside, au Canada, dans notre absence d'unicité et dans notre respect de la diversité<sup>22</sup>. » L'argument vaudrait que l'auteur s'en souvienne quand il soutient ensuite qu'« il existe dans ce pays une sphère de perception uniquement canadienne et [que] c'est à partir de cette sphère que s'enfle rapidement le courant principal de la littérature canadienne<sup>23</sup>. » Dans un chapitre au titre coloré, « Tabernacles à douze étages », la récente évolution de la réalité canadienne sur la voie

20. E. D. Blodgett, *op. cit.*, p. 23.

21. Ronald Sutherland, *Un nouveau héros. Études comparatives des littératures québécoise et canadienne-anglaise*, traduit de l'anglais par Jacques de Roussan, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, p. 151-152. Le titre de l'édition originale de ce livre en anglais est *The New Hero* (Toronto, Macmillan of Canada, 1977).

22. *Ibid.*, p. 67.

23. *Ibid.*, p. 150.

trionphante du multiculturalisme sert de toile de fond et de tremplin à la carrière fictive d'«un nouveau héros», mais il est significatif que cette évolution tardive soit rendue nécessaire pour éviter les excès politiques, soit du nationalisme séparatiste de Québec, soit du centralisme excessif d'Ottawa :

Le Canada, après une longue période d'inertie, est maintenant bien éveillé et prêt à former une société pluraliste viable, une société dont les divers groupes culturels vivent en coexistence et tiennent ensemble grâce à un fédéralisme flexible et souple. Cette progression vers un pluralisme canadien viable pourrait, bien sûr, ralentir et même s'arrêter. La séparation politique du Québec pourrait l'effacer. Un fédéralisme inflexible et la surenchère du nationalisme politique pourraient l'entraver. [...] Ce pays a été bâti sur un compromis mais, sans compromis, il pourrait être détruit<sup>24</sup>.

La littérature comparée conçue à la manière de Ronald Sutherland se comprend comme la mise en œuvre d'une médiation arbitrée qui veut se porter garante de la conclusion de ce «compromis» politique. Il me semble que c'est méconnaître la nature de la littérature et que c'est confondre la lecture avec la promotion du consensus politique. Mais c'est surtout oublier que l'arbitre se fait en même temps juge et partie.

En 1983, Terrance Hughes publie «une étude comparative de l'œuvre romanesque de Gabrielle Roy et de Margaret Laurence [...], à notre connaissance, la première en son genre<sup>25</sup>», selon l'auteur. L'essai s'apparente à la critique universitaire. La justification du choix des deux romancières est implicitement contenue dans l'analyse, faute d'être nettement reliée à l'outillage conceptuel et à la procédure méthodologique de l'ouvrage. On comprend à la lecture que les deux femmes sont nées dans une petite ville du Manitoba, qu'elles ont quitté leur province natale pour parcourir l'Europe et le monde, qu'elles se sont installées plus tard dans l'est du Canada pour écrire, l'une au Québec, l'autre en Ontario. La parution de leurs romans rend compte d'un semblable parcours biographique et l'évolution interne de leurs personnages révèle les analogies de «la pensée sociale» des auteures, toutes deux solidement attachées à la géographie des prairies où elles ont vécu jusqu'à l'âge adulte. Ces points communs donnent l'occasion de mettre en parallèle de nombreux éléments, propres aux deux œuvres, mais est-ce bien une matière susceptible de nourrir le projet comparatiste? Il arrive parfois qu'on en doute, même si l'auteur fait bon usage de sa riche documentation et qu'il consacre un bon chapitre préliminaire à retracer l'évolution parallèle des deux littératures qu'il entend rapprocher.

En fait, la plupart de ces rapprochements se justifient par l'appartenance à un même espace historique, dont le discours social est commun

24. *Ibid.*, p. 65.

25. Terrance Hughes, *op. cit.*, p. 12.

à ceux qui y vivent. Des écarts peuvent se produire, mais par rapport à un discours doxique que chacun peut reconnaître :

Les femmes qui sortent de l'imagination des deux romancières existent surtout en tant que mères, à savoir, en fonction d'un rôle social bien dessiné, et non en tant qu'individus, sont toutes en proie à des angoisses existentielles exacerbées par leur situation familiale, par un environnement souvent physiquement menaçant, et par l'incompréhension de leurs proches<sup>26</sup>.

### « Toutes les polarités »

Terrance Hughes ne compare pas vraiment deux littératures ni même deux grandes œuvres romanesques éminemment représentatives de chacune de ces deux littératures. Il rapproche deux parcours biographiques et deux schémas anecdotiques regroupant les péripéties fictives contenues dans deux univers romanesques. C'est un des dangers inhérents à l'entreprise comparatiste, du moins lorsqu'elle se contente de prendre pour acquis l'axe et les pôles de la comparaison. Cette limite n'enlève pas toute pertinence à l'enquête et les rapports suggérés ne sont pas faux, loin de là. On se demande cependant : « qu'est-ce qui se trouve mis en rapport par la comparaison ? » Moins des faits d'ordre littéraire que des ressemblances diverses et des similitudes, assorties de quelques contrastes pour faire bonne mesure. La « pensée sociale » qui représente le train d'atterrissage de l'étude n'est pas sans rappeler un certain *modus vivendi*, moins entre les groupes linguistiques qu'entre les femmes et leur réalité définie par les valeurs masculines. Ne trouverait-on pas tout autant de points de tangence en comparant systématiquement deux livres quelconques, tirés au hasard, parmi ceux d'une même décennie ? Hughes illustre la pertinence des mises en garde que Blodgett venait de publier un an plus tôt.

Le livre de Philip Stratford, *Pôles et convergences. Essai sur le roman canadien et québécois*, est d'une autre envergure. L'œuvre a paru au début de la présente décennie et soutient l'ensemble de la problématique qui m'intéresse. Moins obnubilé par une perspective théorique que soucieux des textes qu'il étudie, l'auteur n'en débouche pas moins sur une perspective qui éclaire les deux traditions littéraires canadiennes, tout en en faisant ressortir les points de convergence avec beaucoup plus de justesse que dans la plupart des travaux que j'ai lus.

Les littératures canadiennes comparées se sont cherchées dans de longues et minutieuses discussions sur leurs principes, leurs méthodes et leurs buts<sup>27</sup>. Le livre de E. D. Blodgett est important, entre autres raisons, parce qu'il décrit avec précision deux chemins sans issue dans l'exploration de

26. *Ibid.*, p. 77.

27. Voir Milan V. Dimic, « Littératures canadiennes comparées : modèles d'études proposés », Clément Moisan (dir.), *L'histoire littéraire : théories, méthodes, pratiques*, Québec,

l'altérité: la synecdoque et la métaphore. L'une mène à la fusion illusoire de différences mal comprises ou qui n'en sont pas toujours; l'autre conduit au recouvrement par exclusion, comme l'expliquait Northrop Frye. Bref, ce sont deux erreurs tributaires de l'apparente clarté géométrique du parallélisme des langues, des histoires et des cultures à appréhender. Philip Stratford reprend cette réflexion critique et se situe à égale distance de Sutherland et de Blodgett pour construire son propre modèle comparatif, composite, nuancé et efficace dans son application critique. Il ne renonce pas complètement à la géométrie métaphorique, qu'il ajuste soigneusement aux contours de son objet, mais il sait exercer la réserve du doute: «Vouloir traiter les deux littératures canadiennes comparativement est en somme une entreprise assez artificielle, il ne faut surtout pas l'oublier; nous devons accepter ce fait au départ et en prendre notre parti<sup>28</sup>.»

Les analyses de Philip Stratford témoignent d'un égal souci des différences et des ressemblances qu'il observe entre les deux littératures. Le critique manifeste aussi une extrême prudence dans l'interprétation des similitudes et des disparités qui sont essentiellement saisies au niveau des formes littéraires, sans négliger la toile de fond du texte sociopolitique, mais celui-ci ne dicte plus seul le résultat de l'instance critique. De plus, les faits littéraires ne sont pas recensés au hasard mais ordonnés en séries composant des configurations spécifiques au dessin partiellement tracé par les traditions littéraires respectives des deux langues. La grande qualité de ce travail s'illustre d'ailleurs plus dans sa démarche pratique que dans la construction théorique qui pourrait en rendre compte. L'auteur choisit de s'en tenir à quelques positions explicites pour justifier sa démarche; il laisse au lecteur le soin de juger ses comparaisons au rendement. C'est, à mon avis, l'une des études les plus probantes issues du comparatisme canadien.

Que nous apprend-elle? Que la lecture serrée des œuvres n'autorise aucun choix décisif qui concluerait à la rencontre des deux littératures ou à leur isolement: «[...] les comparatistes doivent s'appliquer à ne pas unifier ni diviser<sup>29</sup>». En d'autres mots, il y des rapports entre les textes des écrivains des deux langues et ces rapports sont à la fois significatifs et complexes, mais la première leçon des comparaisons menées par Philip

---

Presses de l'Université Laval, 1989, p. 179-194. Cet article résume le parcours de la discipline avec une admirable précision et conclut en proposant une approche scientifique utilisant le concept de polysystème élaboré principalement par Itamar Even-Zohar. Ce modèle d'études s'intéresse aux institutions littéraires plutôt qu'à l'analyse ponctuelle de couples d'œuvres représentatives.

28. Philip Stratford, *Pôles et convergences. Essai sur le roman canadien et québécois*, traduit par Monique V.-Landa, Montréal, Liber, 1991, p. 23. L'édition originale en anglais, publiée en 1986, a pour titre *All the Polarities. Comparative Studies in Contemporary Canadian Novels in French and English* (Toronto, ECW, 1986).

29. *Ibid.*, p. 29-30.

Stratford, c'est qu'il vaut mieux comprendre la nature des rapports ébauchés entre les deux corpus que déclarer leur convergence ou leur divergence *a priori*. Cet apport d'allure modeste est plus considérable qu'il n'en a l'air. Il permet non seulement d'apercevoir que Québécois et Canadiens écrivent deux «types de roman» différents, mais il montre comment les distinguer avec exactitude, sans forcer leur propos pour les faire concorder malgré eux. La deuxième leçon, c'est qu'on ne peut parvenir à des rapprochements véritables qu'en passant, le plus souvent, par une chaîne d'écartés dont la lecture découvre la valeur tout aussi significative que le sont les analogies. En outre, ce sont des différences de style et de technique qui surgissent le plus clairement, et ces différences sont riches d'enseignement pour la connaissance critique des textes, ainsi que pour celle des attitudes et des mentalités des personnages et de leurs créateurs.

Décrire l'enjeu global du comparatisme canadien, c'est, au risque de trop simplifier, constater que les praticiens se divisent en apôtres du rassemblement positif et en témoins de la différence irréductible, débat qui reproduit celui d'un idéalisme militant confronté à une théorie teintée de matérialisme scientifique. Antagonisme superficiel, certes, mais comment nier que l'ensemble de la problématique comparatiste ne s'en extirpe pas facilement? C'est que la discipline est née d'un dialogue ambigu et qu'elle n'arrive pas à l'élucider sans risquer de dissoudre son objet. Je dis que ce dialogue est ambigu parce qu'il s'est engagé sur le terrain d'un conflit politique que la littérature ne peut ni transcender ni dénouer. Cela dit, il ne s'agit pas de conclure que le comparatisme n'a pas sa raison d'être ni de nier ses résultats. Au contraire, certains de ses travaux éclairent d'une façon irremplaçable des phénomènes littéraires qui sont d'une grande portée pour la connaissance de l'une et l'autre des littératures étudiées, mais considéré globalement et en tant que champ spécifique, le comparatisme n'a pas encore complété la mise au point de ses méthodes et de ses objectifs, et surtout, il n'a pas su détacher suffisamment ses enquêtes d'un débat national qui a trop inspiré sa théorie.

Tout n'est pas réglé, loin de là, mais il existe de bonnes raisons d'espérer la maturité prochaine d'un comparatisme conséquent, ce qui vaut mieux que de regretter les ratés de son émergence pénible. Une voie qui me paraît particulièrement prometteuse pointe dans une direction que les Canadiens anglais ont bien observée: je veux parler de l'axe littéraire Québec-Canada étudié en relation avec les États-Unis. En ce sens, je ne connais rien de plus fouillé ni de plus pénétrant que le dernier livre de Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*. Le titre opère un remarquable détournement de la synecdoque avouée par Northrop Frye explicitant le sens de l'appellation «Canadian literature». Et au bout du compte, la partie québécoise, rhétoriquement exclue du tout canadien, assumera enfin toutes les comparaisons et circulera librement entre «toutes les polarités». La somme des

lectures effectuées par Pierre Nepveu prend la forme d'un récit de voyage qui commence, selon le mot de Claude Lévi-Strauss, par la caducité moderne des arts de voyager. Pas de découverte, mais l'habitation décisive d'un paysage dont le vide est insupportable. Je terminerai, faute de conclusion, sur cet extrait du livre de Nepveu, fort critique à l'endroit d'une fascination superficielle du grand frisson étatsunien, cette « figure imaginaire » en forme de « mirage » :

La rencontre de l'Amérique, dans la tradition québécoise, est rarement modeste, rarement enracinée dans l'immédiat. Nous cherchons trop une brèche, une issue, un salut. Nous avons trop hâte d'en finir avec nos frontières resserrées, avec notre « âme française », avec une intériorité vécue le plus souvent comme une maladie inguérissable. Nous courons vers la figure imaginaire de l'Amérique comme vers un mirage, celui d'une pure richesse d'être qui puise aux sources naturelles de la vie<sup>30</sup>.

À l'encontre de ce salut hâtif, trop pressé « d'en finir », Nepveu fait le pari de scruter une authenticité beaucoup moins apparente de l'expérience intérieure américaine. Il s'agit de retrouver la source d'une culture des commencements. Avant les courants multiethniques de l'immigration récente, la colonisation européenne a affronté très tôt le détournement de son histoire séculaire devant la nudité primitive du Nouveau Monde. Le continent découvert creusait un trou de mémoire dans la pensée des colons dont la culture perdait sa cohérence linéaire dans l'espace nord-américain. Ce n'est pas tant une étendue sans limites qu'un lieu désert et inconnu qui déroutait les schèmes de pensée européens, comme le montre la lecture des littératures d'Amérique proposée par Pierre Nepveu. L'essayiste insiste avec raison sur le brouillage inaperçu derrière le rituel ostentatoire des prises de possession historiques du territoire sauvage. Pour les écrivains descendants des peuples colonisateurs, « La France, l'Angleterre, l'Europe ne sont pas absentes, mais apparaissent désormais comme arbitraires, contingentes, multiples. D'où une part d'artifice dans les références culturelles [...] »<sup>31</sup>. Cette perte référentielle appelle la reconnaissance laborieuse d'une autre référence à construire dans la corporalité du milieu géographique et dans la création d'une culture de l'habitation et de l'expérience intérieure. Celle-ci ne sort pas tout armée du souvenir de l'Europe, mais résulte davantage d'un éloignement de ses traditions. La perte d'identité serait donc antérieure à l'Amérique moderne des immigrations massives ; elle s'éprouve à l'origine du contact et il est possible d'y reconnaître un effet du tellurisme dans lequel l'espace américain prend congé du temps historique. Il peut en sortir une révolution, comme celle des treize colonies anglaises transformées en États-Unis, ou une sorte d'état de siège permanent, comme celui que révèle le caractère larvé de la culture canadienne.

30. Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998, p. 165.

31. *Ibid.*, p. 255.